

Le train de minuit cinq : trop gratter cuit... préciser nuit !

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **75 (1948)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

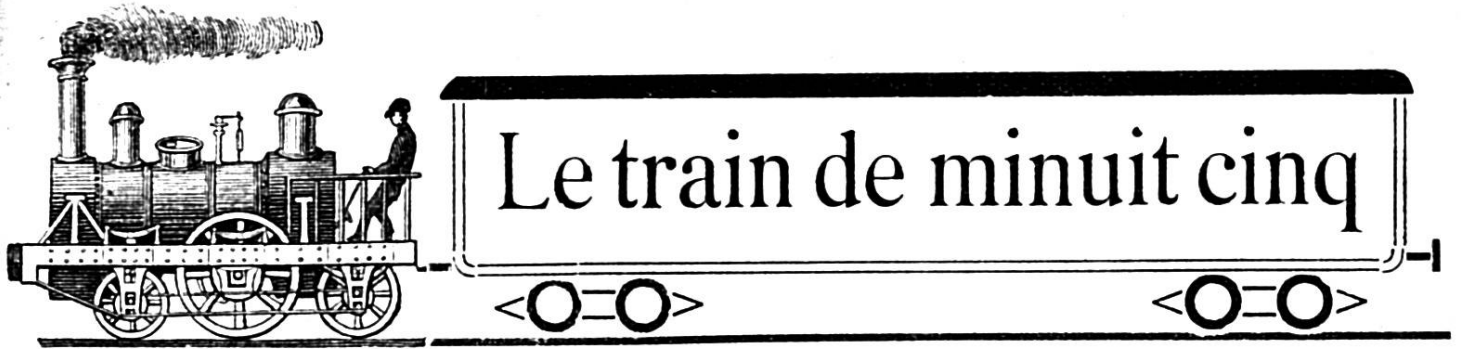
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226558>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Trop gratter cuit... préciser nuit !

TANDIS que le conducteur répète inlassablement sur le quai « Pully, Vevey, Villeneuve, en voiture ! », trois voyageurs, confortablement installés aux fumeurs, rapprochent trois visages qui ne doivent pas être des visages de buveurs de jus de pommes. Cela se conçoit, en ce fief du joyeux petit train où ne poussent que de rares pommiers, et encore du Japon !

Le plus grand, moustache à la 1900, demande :

— Vous connaissez l'histoire du docteur T. et de son client le pintier ?

— Non ! proclame le duo.

— Sans blague ?

— Vas-y !

Et le conteur se risque. Il n'a pas grand-chose à redouter : même si les deux autres « la connaissent », même s'ils l'ont déjà entendue raconter dix fois, ils se gardent d'interrompre le narrateur. Trop occupés qu'ils sont à préparer « la leur » qui débuttera, après la traditionnelle, obligatoire et polie « recaffée », par : « C'est comme celle qui est arrivée à... »

— Vous vous souvenez de cet admirable médecin, perclus de rhumatismes, qui faisait sonner ses deux cannes uniquement dans les pintes où vins et mangeailles étaient de premier choix, et disait gaillardement : « Lâchez le blanc ou faites comme moi, achetez deux cannes... et souffrez ! »

— Et comment ! font les deux auditeurs à cette évocation qui vient de leur remettre en mémoire deux ou trois histoires.

— Le voilà en consultation chez un de ses amis, un cafetier qui « décollait » à vue d'œil. « Tu vas passer l'arme à gauche si tu continues à t'enfiler des tas d'apéros ersatz durant toute la matinée. Tu as de la chance de t'en sortir si tu prends la résolution de ne plus boire une goutte avant d'avoir mangé la soupe ! » déclare le bon docteur avant de rempoigner ses cannes... Trois jours plus tard, je viens prendre des nouvelles de cet ami Edouard. Sa femme me dit : « Il devient de plus en plus original, imaginez-vous qu'au lieu de boire son café au lait, il veut chaque matin une assiette de soupe ! Passe encore pour un homme qui ferait des gros travaux ! »

Une puissante « recaffée », vite éteinte car le second enchaîne :

— C'est comme celle qui est arrivée au même docteur T. : Il recommande à un client : « Je vous autorise à boire du blanc, mais pas plus haut que ça ! » Ça ! c'est un espace d'un bon centimètre montré entre le pouce et l'index.

— Un fond de verre, quoi !

— Vous avez saisi ! Quelques jours plus tard, le docteur tombe à l'improviste chez son patient... Il le trouve en train de boire « pas plus haut que permis » ... dans une plaque à gâteau !

Le troisième copain jaunit de rage. Le voilà privé du plaisir de placer « la sienne », car deux messieurs, dont l'un semble fort en colère, viennent d'entrer dans le compartiment, rompant l'intimité de leur groupe en s'asseyant tout contre eux.

— J'en ai gros « sur la patate », fait le colérique. A cause de ces dégoûtants de journalistes !

J'ai l'impudeur de tendre l'oreille, je ne suis pas seul, les trois amis aux bonnes blagues font de même. Le gros monsieur continue :

— Ces mangeurs d'encre, à de rares exceptions près, ont le « toupet » de relater dans leurs canards les séances du Grand Conseil et des Conseils communaux.

— Ça ne te va pas ?

— Pas du tout ! Ils terminent leurs articles par cette idiotie : « la séance est levée à... ». Tu vois où « ça porte » pour les rentrées à la maison ? Heureusement qu'il reste les séances de commissions, dans lesquelles on ne s'est pas encore avisé de leur laisser fourrer le nez !

L'homme à la moustache 1900 et ses amis sont arrivés dans leur petite gare qui embaume les lilas d'avril ; il est exactement 0 h. 15. Ils quittent le compartiment. tandis que le gros monsieur continue :

— C'est que les femmes, la mienne en tout cas, lisent les nouvelles politiques avec autant de passion que le feuilleton ; elles se préparent à voter. Ce serait déjà fait si on ne freinait pas à tour de bras !...

N'attendez pas de moi que je dise ici l'heure exacte à laquelle le gros monsieur nous quitta :

Il peut très bien avoir déniché, sur le chemin de sa maison, une petite pinte sous les volets de laquelle filtrait encore une lumière et, nouveau malheur, s'être trouvé dans l'obligation de dire à Madame qu'après sa nocturne séance de commission, le train avait encore eu un retard considérable.

Pauvre petit train de minuit cinq !

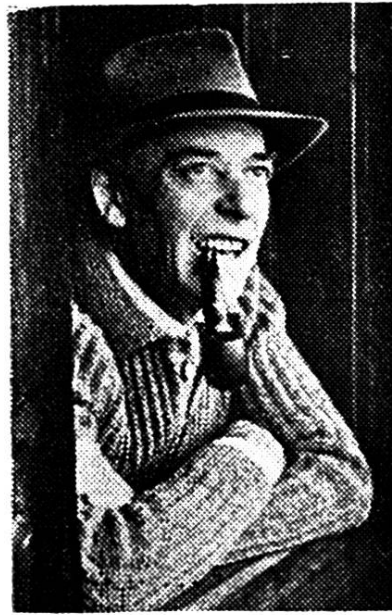
Préciser nuit ! Et chacun sait consulter un horaire !...

Et Madame lit certainement le *Nouveau Conteur Vaudois*, ce qui fait que le gros monsieur en aura encore « bien plus gros sur la patate » ...

A cause de

Jean du Cep.

Un peintre de chez nous



René Almand !

A qui ce nom ne dit-il pas quelque chose ?

Français du côté paternel, mais de mère suisse, René Almand tenait du « papa », artiste - peintre, son goût pour la peinture.

Il travaille, notamment, avec Lorenzo

Cliché obligeamment prêté par la Feuille d'Avis de Lausanne

Vanni — dont certaines façades lausannoises, de l'avenue du Léman en particulier, conservent le témoignage du décorateur de talent qu'il fut...

Mais René Almand est surtout attiré par le théâtre !

Il brosse des décors pour l'ancien Kur-saal, et, sur la suggestion de Paul Tapie, il y fait ses premières apparitions sur scène dans des personnages vaudois.

Il a de la voix et l'accent ! Les revuistes et, plus tard, le Théâtre vaudois s'en accaparent.

Il ne lâche cependant pas la brosse tout à fait et on le voit être le plus précieux auxiliaire de Jean Thoos dans les ateliers du Théâtre municipal.

Depuis toujours, cependant, il eut la nostalgie de la palette et du chevalet devant nos paysages entrevus au hasard de ses courses par monts et vaux.

Il sent qu'il a, lui aussi, un message coloré à transmettre.

Ses œuvres d'amateurs témoignaient déjà de son savoir-faire de coloriste, mais se ressentaient du trop long temps consacré à la routine du peintre décorateur.